

Chapitre 1

Origines, sens et destins du courant existentialiste

L'existentialisme naît d'une révolte contre la raison. En se développant, la raison élabore des philosophies systématiques qui prétendent à la vérité absolue. À partir de la naissance des sciences expérimentales, au XVIII^e siècle, la raison est le ressort d'un progrès scientifique et technique qui semble promettre la résolution, à terme, de tous les problèmes humains.

Le dernier des philosophes systématiques est Hegel* (1770-1831). Hegel a l'idée géniale de penser l'ensemble de la réalité comme un processus historique qui puise l'essor de son évolution dans les contradictions qui lui sont inhérentes. Mais il fige cette idée révolutionnaire en construisant un système rigoureux pour expliquer définitivement le sens de tout – de la nature, de la religion, de l'art, du droit. Ce faisant, il extrait l'homme de sa réalité concrète pour le penser comme un objet déterminé par les lois de l'histoire.

Les existentialismes se construisent d'une manière ou d'une autre par rapport à Hegel. Dans le sillage de Hegel, ils inscrivent l'homme dans l'histoire et pensent l'existence dans son rapport indissoluble avec le temps qui passe. À rebours de Hegel, ils rejettent toute théorisation systématique de la condition humaine et renvoient chaque individu à la situation particulière qu'il est en train de vivre. Dans les deux cas, les philosophes de l'existence utilisent la raison pour dénoncer l'impuissance de celle-ci à rendre compte de l'énigme de l'existence.

Les origines du courant existentialiste

Sören Kierkegaard à la recherche d'une vérité qui le fait vivre

Sören Kierkegaard (1813-1855) s'insurge contre la raison, qui expulse l'existence. *Faire abstraction de l'existant, c'est mutiler la réalité*, écrit-il. Cœur tourmenté, Kierkegaard se met en quête d'une vérité qui l'aide à vivre. *Ce qui me manque, c'est d'être au clair avec moi-même sur ce que je dois faire et non sur ce que je dois connaître [...]. Il s'agit pour moi de trouver une vérité qui soit vérité pour moi, l'idée pour laquelle je veux vivre et mourir.*

Le christianisme prêché par l'Église ne peut lui fournir cette vérité. Baignant dans un environnement protestant, Kierkegaard repousse violemment le conformisme des *chrétiens du dimanche*, indifférents au message du Christ. Ce refus le conduit à

croire absolument en celui qui a dit : *Je suis le chemin, la vérité et la vie*. La parole du Christ est la négation du dogmatisme*. Elle révèle à Kierkegaard que la vérité est toujours celle d'un individu qui fait de son existence un chemin.

La pensée de Kierkegaard naît de l'intuition que toute connaissance est celle d'un sujet vivant confronté au mystère d'une vie dont il est le protagoniste. La *décision* de se comprendre lui-même dans l'existence le porte à envisager l'existence comme un cheminement dans l'incertain. Elle le porte à faire des choix, avec la conscience que choisir c'est toujours se choisir soi-même et endosser la pleine responsabilité de ce choix fondamental. L'existence, qui est toujours celle d'un individu de chair et de sang, est donc liberté qui s'éprouve dans le risque et dans la confrontation avec la mort.

Nous allons provisoirement quitter Kierkegaard, dont le choix personnel est de mener une existence authentiquement chrétienne. Ce qui nous intéresse pour l'instant, c'est l'irruption, sur la scène de la pensée philosophique, de l'existence concrète, libre de choisir son propre sens. Ce qui nous intéresse aussi, c'est l'avènement du *penseur subjectif*, du penseur qui ne se cache pas derrière des idées générales mais se dévoile lui-même à travers son œuvre.¹

1. Les citations sont extraites du *Journal* et de *Post-scriptum*.

Friedrich Nietzsche et les livres de sang

Friedrich Nietzsche (1844-1900) se révolte contre la philosophie qui érige la raison en valeur suprême, sépare l'esprit du corps et pose la réalité d'un au-delà. Esprit bouillonnant, Nietzsche affirme qu'un philosophe ne parle jamais qu'à partir de lui-même. *Chez le philosophe, rien n'est impersonnel, et sa morale, en particulier, donne un témoignage net et décisif de ce qu'il est, lui, c'est-à-dire de la hiérarchie qui préside chez lui aux instincts les plus intimes de sa nature.*

L'intuition de Nietzsche est que la philosophie classique, de Socrate à Hegel, subordonne la réalité concrète à un idéal qui fait abstraction de la vie. Le christianisme de l'Église renforce cette tendance, en y ajoutant une forte inclination moralisatrice. La chair est condamnée comme le lieu du péché. Or Nietzsche se vit comme le penseur qui écrit à partir de sa chair. *J'ai écrit mes livres avec mon propre sang.*

Sa chair lui dit que *Dieu est mort*, que les anciennes valeurs se sont effondrées laissant l'homme livré à lui-même, dans l'angoissante nécessité d'assumer à la fois sa propre énigme et son rôle de *déchiffreur d'énigmes*. Contrairement à ce que disent philosophes, prêtres et savants, la vie de l'homme sur terre est *un instant, un accident, une exception sans suite*. *L'homme est un animal qui n'a pas encore été classé*, un être indéterminé, un vivant dont la liberté consiste à créer lui-même le sens qui lui permet de supporter le fond tragique de l'existence.

Nous allons quitter Nietzsche, dont le choix est d'ouvrir la voie au *Surhumain** en vivant lui-même jusqu'au bout, dans la souffrance et dans la joie, la contradiction constitutive de la vie. Ce qui nous intéresse, c'est la présentation de l'individu comme le créateur de ses valeurs dans un monde sans Dieu. Ce qui nous intéresse aussi, c'est l'idée que toute vision du monde est *interprétation subjective* et que le critère de la pensée authentique n'est pas la vérité, mais la force avec laquelle son auteur adhère à la force mystérieuse de la Vie.¹

Les voies de l'existentialisme

Par leur œuvre et par le lien de leur œuvre avec leur propre vie, Kierkegaard et Nietzsche inaugurent la voie de la philosophie existentielle². Tous deux font le procès virulent de la démarche rationnelle qui prétend à la vérité objective. Par leur relation pathétique à l'écriture, tous deux prouvent que l'acte de penser puise son suc dans la singularité de l'individu concret. Tous deux répètent qu'ils sont autre chose que des « philosophes ». S'engageant à penser la complexité de l'existence, ils ne cessent de nous signifier que la pensée ne saurait en résoudre le mystère, mais seulement le pressentir.

Par leur rapport au christianisme, Kierkegaard et Nietzsche sont opposés et, en même temps,

1. Les citations sont extraites du *Livre du philosophe*, d'*Ainsi parlait Zarathoustra* et de *Généalogie de la morale*.
2. Le mot existence, au sens moderne de réalité individuelle, apparaît avec Friedrich Schelling (1775-1854). Cf. Hannah Arendt, *La Philosophie de l'existence*.

étrangement proches. Critique implacable du christianisme conformiste, Kierkegaard affirme passionnément Dieu à travers le Christ. Critique impi-toyable de la religion chrétienne, Nietzsche rejette Dieu et la foi en Jésus pour affirmer le caractère sacré* de la terre, matrice de la puissance créatrice qu'est la vie. Mais, pour l'un et pour l'autre, le Christ est le modèle de l'individu qui incarne intégralement la contradiction de l'existence. Pour Kierkegaard, le Christ réalise *le paradoxe absolu*, l'irruption de l'éternité dans le temps. Pour Nietzsche, Jésus est *le joyeux messager* par lequel le oui à la vie s'exprime en termes d'amour. La figure du Christ ouvre la voie existentielle par l'affirmation subjective et radicale : *Je suis le chemin, la vérité et la vie*.

La pensée de Kierkegaard est existentielle de bout en bout, car elle maintient vibrante la tension de l'individu aux prises avec son angoissante liberté. La pensée de Nietzsche ne l'est que partiellement et, si on y regarde bien, elle ne l'est peut-être pas du tout. Car Nietzsche finit par définir la liberté comme une acceptation de la nécessité du devenir, elle-même conçue comme *éternel retour**. Quoi qu'il en soit, le courant existentialiste est fortement marqué par ses deux sources.

La philosophie existentielle est, de fait, traversée par deux mouvements, un mouvement qui affirme l'existence d'un Dieu vivant, et un mouvement qui tourne le dos à Dieu. Et, à l'intérieur de la voie ouverte par ces deux penseurs, chaque philosophe de l'existence pioche ses thèmes ici et là, tantôt

chez Kierkegaard, tantôt chez Nietzsche, sans hésiter à fabriquer son propre mélange alchimique. Le courant existentialiste draine, en effet, des penseurs si divers qu'il est très difficile de les classer sous un même nom. À dire le vrai, le classement est impossible. La preuve en est que chaque historien de la philosophie classe à sa manière, excluant tantôt Heidegger, tantôt Merleau-Ponty, tantôt Camus... Les penseurs de l'existence se critiquent d'ailleurs sévèrement les uns les autres, mais tous à partir de la vision qu'ils ont de l'existence. Ainsi, Camus dit qu'il n'est pas existentialiste et affirme sa conception de l'existence en s'opposant à Kierkegaard, Jaspers, Sartre ou Heidegger... Quant à Merleau-Ponty, il cherche à comprendre le noyau de ce courant en prenant de la distance par rapport aux disputes¹. Le philosophe Emmanuel Mounier a sans doute raison de parler des « existentialismes » plutôt que d'« existentialisme » ou de « philosophie existentialiste »².

Trouver son propre pas

Cette situation ne peut que nous réjouir. Les penseurs que nous allons rencontrer à travers les thèmes existentialistes nous communiquent un message clair et vigoureux.

La pensée vivante est inclassable, nous disent-ils. La pensée vivante est toujours celle d'un individu qui

1. « La querelle de l'existentialisme », in *Sens et non-sens*.

2. *Introduction aux existentialismes*.

chemine de façon imprévisible. Vivre libre, c'est, avant tout, penser librement. Le lecteur des penseurs appelés existentialistes doit suivre leur exemple, non pas pour s'y plier, mais, au contraire, pour sortir des conformismes. À chaque lecteur de choisir ce qui l'éclaire pour avancer dans sa vie.

Pour choisir ainsi, à chaque lecteur de surmonter ses premières préférences. Car on peut être croyant et cependant trouver des clés pour vivre libre chez Sartre ou Camus. On peut être agnostique ou athée, et pourtant découvrir des pistes pour vivre libre chez Kierkegaard ou Jaspers. Ce qui importe, c'est de trouver son propre pas pour construire les chemins divers et ouverts de sa liberté.

L'histoire des philosophies existentielles

Nietzsche meurt en 1900. Les vingt premières années de ce siècle sont marquées par l'essor de la science, les horreurs de la Première Guerre mondiale et la révolution soviétique. La naissance de la physique subatomique* et la théorie de la relativité* bouleversent la vision de l'Univers de Newton* (1642-1727) et entraînent une suite fulgurante d'inventions technologiques. L'emballement du monde entier à partir d'un conflit local et les morts massives dans les tranchées font soudain apparaître l'interdépendance de tous les lieux de la planète et la barbarie des hommes civilisés. L'avènement de l'État communiste amorce la division du

monde occidental en deux blocs politiques revendiquant, chacun, le privilège d'instaurer la justice.

L'incertitude fait son entrée dans l'Univers et dans les cœurs. La découverte du désordre atomique arrache l'Univers à ses lois immuables. Les informations transmises par la radio et le cinématographe sur les événements du monde entretiennent quotidiennement l'inquiétude des esprits. Ce contexte fait entrer la philosophie elle-même en crise. Plus exactement, les philosophes de l'entre-deux-guerres puisent dans Kierkegaard et Nietzsche les ingrédients de la critique qu'ils vont eux-mêmes adresser à la démarche philosophique. Les progrès des sciences et des techniques, désormais indissolublement liés aux drames politiques, révèlent la nécessité d'aborder autrement les problèmes qui se posent à l'homme.

L'entre-deux-guerres et la crise du sens

Cette autre manière est inaugurée en 1927 par l'ouvrage *Être et Temps*, de Martin Heidegger (1889-1976). Pour ce philosophe allemand, lecteur attentif de Nietzsche, la civilisation technicienne est en train de poursuivre, avec d'autres moyens, l'ambition de la philosophie métaphysique* : comme la métaphysique, qui cherchait à dévoiler le fondement invisible du réel, ainsi la science vise à dévoiler les tréfonds de la réalité pour soumettre intégralement la Nature au bon vouloir de l'homme. L'emprise croissante de la technique, caractéristique de la modernité, coupe l'homme de la question du sens de son existence. Ainsi coupé de ce qui constitue et

nourrit son être, l'homme perd sa liberté de penser et s'enlise dans les on-dit – dans le *on* impersonnel et anonyme de l'opinion qui le soumet aux préjugés et aux réflexes conditionnés. Pour Heidegger, il est urgent de revenir au *souci de l'être*, de prendre soin du sens. Ce soin commence par la prise de conscience qu'exister, c'est se saisir comme un être qui, contrairement aux choses, est sans cesse projeté hors de lui-même, situé dans le temps et destiné à la mort.

Dans deux ouvrages cruciaux¹, Edmund Husserl (1859-1938) présente une histoire critique du progrès de l'esprit scientifique. Né au VI^e siècle en Grèce comme désir philosophique de comprendre la réalité dans son unité, l'esprit scientifique avance en séparant les domaines du réel pour mieux les connaître. Le développement des sciences expérimentales coïncide avec leur spécialisation croissante, qui enfante à son tour les sciences humaines. Si la spécialisation est à la base du progrès des sciences et de leurs applications techniques, ce progrès produit un aveuglement périlleux. Fragmentant la réalité en une multitude de secteurs, et la connaissance en une multitude d'expertises, la raison sombre dans trois erreurs funestes. Elle s'imagine que la connaissance est cumul d'expertises, que les hommes sont situés en dehors de la Nature et qu'il est possible de connaître scientifiquement l'humain.

1. *La Crise des sciences européennes* et *La Crise de l'humanité européenne et la philosophie*.

Entre les deux guerres, Heidegger déclare la liberté authentiquement humaine en danger de mort : l'enlèvement dans les idées reçues et le conformisme détournent l'homme de son existence¹. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Husserl tire le signal d'alarme : si l'esprit philosophique ne prend pas conscience de la crise dans laquelle la raison se trouve par le fait de ses progrès, l'Europe succombera à sa propre *barbarie*. Heidegger et Husserl pointent du doigt le non-sens dans lequel l'homme du xx^e siècle est en train de s'engouffrer.

La production industrielle de la mort dans les camps nazis et l'extermination des dissidents dans les camps soviétiques font exploser l'absurde en plein Occident pétri de philosophie, de morale chrétienne et de déclarations en faveur des droits de l'homme. Ces pavés que Heidegger et Husserl lancent dans le marécage de l'entre-deux-guerres n'ont révélé la justesse de leur message qu'une fois l'horreur perpétrée.

Les lendemains de la Seconde Guerre mondiale et l'explosion existentialiste

C'est en 1945 et en France que l'existentialisme fait brusquement son entrée. Pour la première fois, son nom apparaît pour qualifier une manière de penser et de vivre d'un genre nouveau – la philosophie de

1. En 1954, et sans faire le lien avec celle-ci, Heidegger radiographie avec une extrême justesse l'essence de la technique moderne, qui dénature la Nature et déshumanise l'homme. Cf. « La question de la technique », in *Essais et conférences*.

l'existence. Et ce nom s'affiche frontalement lors d'une conférence intitulée « L'existentialisme est un humanisme ». Jean-Paul Sartre (1905-1980) y vulgarise sa propre pensée, articulée autour de l'affirmation : *L'homme est liberté*. Sartre avait, dès 1936, écrit essais et pièces de théâtre, faisant de la liberté individuelle son thème central. En 1943, paraissait *L'Être et le Néant*, traité érudit qui développe cette nouvelle philosophie. Mais c'est au lendemain de la guerre, alors que se fait intensément ressentir le besoin de rompre avec toute forme de tyrannie, que l'existentialisme s'impose comme la voie à suivre.

L'Europe doit se reconstruire architecturalement, financièrement, mais surtout moralement. L'échec de la démocratie libérale ouvre deux voies, divergentes jusqu'à l'opposition. La première mène à la mise en place de garanties internationales pour le respect des droits de l'homme et inspire des philosophies personalistes*, comme celle d'Emmanuel Mounier (1905-1950). La seconde conduit à regarder le marxisme* comme une alternative à une démocratie qui n'a su éviter le système totalitaire. Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), Albert Camus (1913-1960), Simone de Beauvoir (1908-1986) et quelques autres cherchent à concilier l'affirmation de la liberté individuelle et le nécessaire rassemblement des hommes pour construire une histoire véritablement humaine. Dans cette période d'effervescence, la mise en avant d'une liberté qui refuse toute sorte de servitude et appelle l'individu à créer ses valeurs enflamme les esprits.

Les penseurs français, Sartre en tête, occupent le devant de la scène.

Le mouvement existentialiste surgit simultanément comme un courant philosophique et comme un phénomène sociologique. La figure de Sartre devient emblématique d'une nouvelle façon de penser libre et de vivre libre. Formant, avec Simone de Beauvoir, pionnière du féminisme, un « couple libre », Sartre est reconnu, par ses adeptes, comme maître à penser et comme modèle à suivre. La violence de ses détracteurs ne fait qu'augmenter sa célébrité. Et ce grouillement humain qui noircit quotidiennement les cafés de Saint-Germain-des-Prés fait de l'ombre à un philosophe de la taille de Karl Jaspers (1883-1969), qui, en Allemagne, se trouve dans le même questionnement.

La contribution de Heidegger

Par rapport à l'élaboration des philosophies de l'existence de l'après-guerre, Heidegger¹ occupe une place à la fois marginale et centrale. Marginale, parce que son but n'est pas de penser l'existence, mais de réfléchir sur les fondations de la réalité, c'est-à-dire de rétablir l'ontologie*, ou philosophie de l'Être. Centrale, parce que dans son ouvrage *Être et Temps*, paru en 1927 et destiné à poser les principes de son ontologie, Heidegger attribue

1. Certains classent Heidegger parmi les philosophes de l'existence.

à l'individu le statut de l'*ek-sistant*, c'est-à-dire de l'être qui est toujours « hors » de sa situation présente.

Heidegger part du constat que l'homme n'est que par le fait qu'il est un individu né dans le monde pour mourir et qui, entre le moment de sa naissance et le moment de sa mort, ne cesse de changer de situation – de s'échapper à lui-même. Étant cela, l'homme est la seule réalité au monde à se poser la question de son être dans le monde, à faire retour sur lui-même, à être un *Soi*. Ce retour lui-même ne lui fournit aucun savoir, mais seulement la conscience de ne pouvoir coïncider avec lui-même, d'être toujours décalé par rapport aux situations qu'il vit, incertain de continuer d'être l'instant qui suit l'instant présent, toujours en sursis par rapport à la mort. Exister – *ek-sistere* –, c'est, en somme, être un *Soi* qui ne peut jamais être vraiment soi-même.

Heidegger appelle *être-là* – *Dasein* – ce *Soi* qui n'est que par la conscience de son propre néant et d'une temporalité qui le mène au néant final de la mort. Parce que chacun d'entre nous est un existant inquiet par impuissance à faire un avec lui-même, Heidegger qualifie d'être-là, c'est-à-dire de sujet au sens plein, l'individu qui se questionne philosophiquement sur son être dans le monde. Et il qualifie ce questionnement de *souci de l'Être*. Par la distinction opérée entre l'homme du commun – l'individu *inauthentique* – et l'homme qui pense sa condition – l'individu *authentique* –, la pensée de Heidegger quitte la réflexion sur l'existence pour devenir ontologie.

En somme, le sens de l'être temporel consiste à s'ouvrir sur un au-delà du temps et du monde¹.

Le sens des existentialismes

Par-delà leurs différences, les philosophes existentialistes refusent tous autant l'abstraction, le déterminisme* et la rationalité de l'existence. L'abstraction, comme son nom l'indique, extrait l'homme du monde de la vie pour l'étudier comme une réalité générale et intemporelle. Le déterminisme, ainsi que son nom l'indique également, pose que l'homme est déterminé par une série de facteurs qui l'empêchent d'être libre. Les philosophes de l'existence pensent donc l'homme concret, en permanence *en situation* et n'acceptant d'autres limites que celles que lui fixe sa *condition humaine* : *la nécessité d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu des autres et d'y être mortel* (Sartre). Ces limites se traduisent dans les situations, toujours particulières, que vivent les individus. *L'homme est homme à travers des situations dont la singularité est précisément un fait universel* (Beauvoir).

Contre la théorie hégélienne, qui pose que l'histoire de l'humanité obéit à des lois et suit une direction

1. Ce basculement rapide dans la philosophie de l'Être sépare, à mes yeux, Heidegger des penseurs de l'existence. Ceux-ci refusent tous d'adosser l'existence à une entité de cet autre ordre. Le Dieu de Kierkegaard est une Personne, une Existence, et non une transcendance impersonnelle. L'englobant de Jaspers indique l'ouverture des existants sur autre chose qu'eux-mêmes, et non une entité fondatrice. J'arrête donc ici ma présentation de Heidegger.

déterminée, les existentialistes affirment que l'histoire humaine, relevant de choix situationnels, est imprévisible. Contre la thèse de Marx* (1818-1883), qui pose que les hommes font leur histoire sans savoir qu'ils la font, les existentialistes affirment que les individus construisent leur existence et sont personnellement responsables de l'histoire de l'humanité. Contre la théorie psychanalytique, qui pose le déterminisme par l'inconscient, les existentialistes font comme si l'inconscient n'existait pas. À une époque où les sciences de la vie approfondissent le programme génétique, les existentialistes distinguent résolument l'existence du processus biologique. À une époque où les sciences sociales mettent en avant l'impact des conditionnements sociaux, les existentialistes présentent le contexte social comme le matériau sur lequel l'individu exerce sa liberté.

C'est dans cette franche opposition à l'abstraction et au déterminisme que s'inscrit la présentation de l'homme comme le seul être au monde chez qui *l'existence précède l'essence*. L'existence jaillit sans raison et dépourvue de toute raison. La raison ne peut comprendre l'existence, car aucune cause ne peut expliquer l'apparition de cette puissance de choix qu'est l'homme dans un univers dépourvu de conscience. Chaque individu existant est un nouveau commencement : il n'est pas la reproduction d'un moule appelé l'homme, il ne répond pas à une définition préalable, il est une existence unique et absolument singulière. Nouveau commencement, chaque individu a à construire lui-même sa

vie : son essence découlera des choix qu'il aura faits et elle sera inséparable du sens que, par ses choix, il aura donné à son existence. Le rôle de la philosophie est d'éclairer les individus sur la complexité de leur existence et sur la façon de vivre libres en tenant compte de cette complexité et en assumant courageusement la difficulté d'être homme.¹

L'éclipse de l'existentialisme

Sartre et Jaspers, les deux piliers de la philosophie existentielle, défendent jusqu'à leur mort la difficile liberté de l'individu qui, regardant sa condition d'homme en face, s'engage dans un vivre libre soucieux des autres. Mais le cours de l'histoire des idées éloigne assez vite les esprits des questions existentielles. L'existentialisme sartrien revient en mai 68 comme le symbole d'une liberté qui ne veut « ni Dieu ni maître ». Sartre soutient lui-même la « révolution », s'opposant tant aux ennemis de celle-ci qu'à ceux qui n'y voient qu'un mouvement d'humeur². Mais ce retour est à la fois discret et de courte durée. Les étudiants révoltés se sentent plus proches du philosophe anarchiste Marcuse*, qui mène une critique radicale de la culture de la société qu'ils veulent renverser.

L'intérêt de l'intelligentsia française se tourne vers l'ethnologue Lévi-Strauss, qui, à partir de 1949,

1. Les citations de Sartre sont extraites de *L'existentialisme est un humanisme* et celles de Beauvoir de *Pour une morale de l'ambiguïté*.

2. Cf. Vincent Cespedes, *Mai 68, la philosophie est dans la rue !*

développe le structuralisme*, méthode située aux antipodes de la démarche existentielle. Le structuralisme pose que toute société humaine est, comme toute langue, un système de signes et de relations qui obéit à un certain nombre de structures inconscientes. À partir de là, l'ethnologue devient anthropologue*, recherchant les règles humaines fondamentales qui organisent souterrainement des sociétés aussi différentes que les tribus amérindiennes et nos sociétés dites développées. Parmi ces invariants structurels, il y a, par exemple, la réglementation des alliances. Tournant le dos à l'individu, le structuralisme invite le penseur à s'intéresser à l'organisation et au fonctionnement des sociétés.

Parallèlement, des philosophes juifs allemands immigrés aux États-Unis et réunis sous le chapiteau de l'école de Francfort s'attèlent à comprendre comment la production rationnelle de la mort massive des hommes a pu avoir lieu. Max Horkheimer (1895-1973) et Theodor Adorno (1903-1969) entreprennent la critique de la raison occidentale, dont la caractéristique est de poser des buts et de rechercher les moyens de les atteindre. À leurs yeux, ce type de rationalité porte en elle les germes de sa propre dégénérescence. Dès que la raison quitte la sphère des idées, elle peut tout organiser efficacement, donc tout instrumentaliser, y compris l'homme¹. Herbert Marcuse (1898-1979) détecte, derrière la démocratie libérale, l'ascension souter-

1. *La Dialectique de la raison*.

raine d'un totalitarisme indolore qui réduit l'homme à une seule dimension¹. Hannah Arendt (1906-1975) cherche à comprendre le système totalitaire afin d'éviter la reproduction de ce mal radical².

L'oubli provisoire d'un courant philosophique ne porte nullement atteinte à sa force. Ainsi en est-il des philosophes de l'existence. Leur message est, aujourd'hui, d'une brûlante actualité. La découverte de la complexité du réel nous a révélé les limites du structuralisme et la nécessité d'une pensée systémique*. La prise de conscience des risques écologiques contenus dans nos progrès technologiques interpelle chacun d'entre nous dans ce volet indissociable de la liberté qu'est la responsabilité. Enfin, les atteintes portées à notre liberté par les pressions croissantes d'un progrès et d'une mondialisation non maîtrisés nous incitent à revenir d'urgence aux penseurs de la liberté assumée et de l'engagement pour une humanité meilleure.

*Ne pas confondre liberté et libre accès
à toutes choses*

Nous vivons dans une société libérale et permissive. Le marché nous offre un hyper choix de produits et de services. Les tabous qui paralysaient les générations d'il y a à peine quarante ans sont levés. La liberté de la presse et celle d'Internet autorisent l'expression de toutes les opinions. Nous sommes plus libres que jamais d'aller et de venir, les moyens

1. *L'Homme unidimensionnel.*
2. *Les Origines du totalitarisme.*

de transport et le tourisme incitent au voyage. Vivons-nous libres pour autant ?

Opter pour des choses, avoir l'embarras du choix face aux innombrables marchandises proposées, est-ce vraiment décider ? Changer de partenaire au gré de nos désirs fugitifs, passer d'un mariage à un autre, est-ce vraiment choisir ? Dire, voir, montrer, écrire et lire n'importe quoi, est-ce vraiment penser librement ? Pouvoir nous déplacer rapidement d'un lieu à un autre, suivre l'itinéraire d'un tour organisé, est-ce vraiment découvrir librement ?

Et si nous étions en train de confondre le libre accès à toutes choses avec la capacité de donner sens à notre existence ?